


LIBÉRATION
MERCREDI
29 FÉVRIER 2012

OSLO PÉRILLEUX

COLD WAVE Un jeune homme au bord du vide, le temps d'un été en Norvège, Joachim Trier signe une évocation sensible d'une génération angoissée.

OSLO, 31 AOÛT de **JOACHIM TRIER** avec Anders Danielsen Lie, Hans Olav Brenner, Ingrid Olava...1h36.

«*Je me souviens... Je me souviens...*», citant Georges Perec, *Oslo, 31 août* s'élançait dans un entrelacs de voix et de souvenirs de la capitale norvégienne. Collage d'éclats d'intime évanescents et de grands tremblements collectifs, empreintes *nineties* de petits riens adolescents ou effondrement monumental de la tour Philips, à Oslo, en avril 2000, comme une répétition inconsciente du devenir poussière des grandes sœurs

Joachim Trier et son tee-shirt siglé du nom du groupe de hardcore Youth of Today, à Paris, le 20 février.
THEO DE VAMPIRE RAISANBER



new-yorkaises. On vante le sentiment de liberté, les beautés changeantes de la ville, mais celle-ci mute sans cesse, ne laissant prise à personne à mesure que les souvenirs s'estompent et les édifices s'affaissent. Aux intersections de cette élégiaque polyphonie s'esquisse peu à peu une béance partagée, les contours d'un inconnu, une silhouette que tous ont sans doute croisée, mais que nul n'a saisie. Ce pourrait être celle d'Anders, 34 ans, joli postado postcamé, tout juste arraché à une désintox où il a laissé quelques années, son lien au monde et toute aspiration. D'un simulacre d'aube à un autre, de la rivière d'un suicide avorté à la piscine d'une étreinte arrivée trop tard, le film nous arrime à ses pas dolents d'homme creux, le temps d'une journée d'été qui agonise, revisitant la ville comme un cimetière pavé des vestiges et figures de la vie qu'il aurait pu y mener – moins en quête de rédemption que d'un sens qui inexorablement se dérobe. Le train de son futur est déjà passé, ne reste qu'à se confronter à un âge adulte dont il a négligé de se forger la clé. Au bout, il a rendez-vous avec le vide. Et on ne l'abandonnera que dans un déchirement, avec en guise de consolation, l'intuition de retrouver au moins son fantôme

dans un prochain film qui sera un peu comme celui-là, beau, apprêté certes, mais non moins séduisant.

Anders pourrait bien être déjà le grand frère brumeux des personnages du premier film de Joachim Trier. Lui qui, avant de filmer ici la crête désespérée de la trentaine, brossait dans *Nouvelle Donne* (2006) la vingtaine insouciant, suspendue face aux gouffres d'un avenir encore à dessiner. Soit un groupe de jeunes gens modernes, trop joliment ébouriffés, nourris au punk, à Duras et à Blanchot, avides de hauts faits littéraires et guettés par des félures encore insoupçonnables. A considérer ses deux films côte à côte, leur mélancolie satinée, l'érudition qu'ils déploient et leurs bandes-sons synthétiques archi-soignées (de Chromatics à Daft Punk, de New Order à The White Birch), on se dit que ce type est foncièrement triste, assurément, et cool aussi, peut-être un peu trop.

Skateboard. Le reproche, un brin paradoxal, l'amuse. En promo à Paris, vêtu d'un tee-shirt d'un groupe de hardcore dont le nom, Youth of Today, ferait un slogan parfait pour n'importe lequel de ses films, il ne s'attendait pas à un procès en bon goût. Il assure s'être laissé surprendre par le caractère très personnel de son travail, la nécessité qu'il a ressentie de dé-

peindre les âges récemment traversés par lui et des amis proches qui ne s'en sont pas tous si bien sortis. «*Quand j'ai commencé à réaliser, je m'attendais à suivre une pente plus abstraite. Mais faire un film est trop difficile, et je ne suis pas assez bon pour raconter des histoires qui ne m'importent pas intimement. Alors quand je me dévoile, évidemment j'ai envie que les gens m'aiment. C'est grave ?*» Non. Jusque-là, les esprits perfides n'avaient trouvé à reprocher à ce wonderboy de 38 ans, célèbre d'Oslo à São Paulo via Cannes, que d'avoir le cinéma en héritage, comme une maladie congénitale. Rejeton d'un père ingéson et d'une mère documentariste, il est surtout le petit-fils d'Erik Lochen, cousin maudit de la Nouvelle Vague qui ne réalisa que deux films, aujourd'hui érigés en my-

«C'est mon secret le plus honteux : m'être fait virer d'un groupe punk !»

Joachim Trier réalisateur d'Oslo, 31 août

thes de la cinématographie norvégienne (lire ci-contre). Papy fait du cinéma donc, mais il meurt alors que Joachim n'a que 9 ans. «*Je l'ai connu comme grand-père plus que comme cinéaste. En cherchant bien, il m'a surtout appris le saut à ski, ce qui est finalement un peu comme faire des films : si tu te lances dans la pente, tu ne peux pas t'arrêter, il faut aller au bout...*»

D'une enfance gavée de films de Tati et Fellini, passée sur les tournages à faire de la petite figuration, il se coupe brutalement à l'adolescence, histoire de ne pas épouser trop vite la voie de papa-maman. Deux passions prennent le dessus. La musique : «*Mais j'ai eu beau essayer de jouer dans un groupe, j'étais un batteur calamiteux. C'est mon secret le plus honteux : m'être fait virer d'un groupe punk !*» Et le skateboard : «*C'est devenu le centre de ma vie, je pensais ne jamais revenir au cinéma. Et puis ça m'a rattrapé quand je me suis mis à réaliser des vidéos de skate qui ont eu du succès. Cela m'a fait voyager pendant un an, j'achetais des vinyles chez Rough Trade à Londres, j'assistais à des conférences de Julia Kristeva ou Jacques Derrida à Paris. Et j'ai fini par rentrer et m'inscrire dans une école de cinéma.*» S'ensuivront une poignée de courts métrages, remarqués, et puis la bonne fortune de *Nouvelle Donne* à l'international, qui lui vaut 70 propositions de scénarios et les yeux doux de quelques studios américains. Joachim Trier le francophile reçoit un long mail laudateur

d'Arnaud Desplechin. Et lui qui voulait casser les codes du récit apprend que son film sert désormais d'illustration aux séminaires du très réac ponte du scénario hollywoodien Robert McKee.

L'emballage est là, plein de ses inévitables contradictions. Entre-temps, il a vu dériver des amis dont la trajectoire, droguée ou désenchantée, double celles des personnages de ses films. Plusieurs se suicident, un autre est diagnostiqué psychotique et s'enferme dans un délire inspiré du *Terminator* de James Cameron. «*J'ai ressenti le besoin de revenir sur terre, de retourner en Norvège et raconter à nouveau quelque chose qui me soit personnel. Je me suis posé beaucoup de questions quant à ce qui, à l'intérieur de nos très riches sociétés scandinaves, suscite ce sentiment de vide qui aspire la vie de certains d'entre nous.*»

Ce sera *Oslo*, 31 août, librement inspiré du *Feu follet* de Pierre Drieu La Rochelle, un film auquel il donne le titre officieux et malicieux de «*Ode to a Dying Hipster*». Il y reconduit le cristallin Anders Danielsen Lie, révélation de son premier film, médecin, musicien, écrivain et lauréat du titre d'acteur le plus sexy de Norvège décerné par un magazine local : «*Une sorte d'homme de la Renaissance, s'amuse Trier. Il doit être en train d'opérer une appendicite, à l'heure qu'il est.*» Le film, après avoir été fêté à Cannes, est sorti sur les écrans norvégiens un 31 août, forcément, alors que le pays se relève à peine des attentats du 22 juillet 2011, quand la démente d'un homme seul, Anders Behring Breivik, fit 77 morts.

Echo. En même temps que le public, Trier découvre la couleur de l'inconscient de son film : sa peinture d'un Oslo recouvert d'un voile de deuil et son protagoniste pré-nommé Anders, écume amère de la société social-démocrate à la nordique, se font soudain le trouble écho du trauma national. «*J'ai d'abord eu très peur que des gens nous accusent d'essayer d'exploiter le drame, alors j'ai vraiment essayé d'éviter le sujet. Et puis la controverse n'est pas venue, bien que le public ait ressenti une connexion émotionnelle entre le drame et le film. Et je peux comprendre que dans le contexte culturel et social de la Norvège, cette histoire de solitude, de ne pas se sentir inclus par la société, au point de vouloir implorer, cela ait pu troubler.*»

Les premiers plans de *Nouvelle Donne*, déjà, saisissaient un défilé national-folklorique dans toute sa laideur grotesque, avec *New Dawn Fadess*, de Joy Division, en guise d'hymne. On le lui rappelle, il re-

nâcle un peu. «*Je ne veux pas me laisser séduire par cette question, me prêter des dons divinatoires. Je crois que c'est quelque chose qui traverse les frontières, les époques. Cette quête de sens, ce sentiment de décadence, on les retrouve dans les récits new-yorkais du Henry James des années 1880, dans l'Italie d'après-guerre des films de Rossellini, dans le cinéma américain eighties. C'est au tour de la Norvège. On doit aujourd'hui se poser la question de ce que l'enrichissement de notre pays par le pétrole nous a véritablement offert comme choix de vie. Il est inquiétant de voir comment cette société trop homogène délimite les voies de l'accomplissement personnel à un parcours très standard, marginalisant beaucoup de gens.*» Son prochain film, il devrait le tourner aux Etats-Unis à l'automne. Intitulé : *Louder Than Bombs*.

JULIEN GESTER



Il y a beaucoup de Anders en Norvège. Le personnage joué par Anders Danielsen Lie (ci-dessus avec une cigarette) s'appelle... Anders, comme le tueur fou Anders Behring Breivik. PHOTOS DR

Le grand-père de Joachim Trier, auteur de deux films,
est un mythe de la cinéphilie norvégienne.

ERIK LOCHEN, BON PIED BON AIEUL


Célébration des cinémas d'Europe du Nord, le festival parisien Ciné Nordica (1) accueille comme chaque année avant-premières ; panorama de films danois, finlandais, norvégiens, suédois et islandais patrimoniaux ou contemporains ; concerts autour d'un lunch nordique et même une soirée carte blanche, où Marjane Satrapi viendra présenter son Bergman préféré – pourquoi pas.

Mais le plus attrayant de la programmation de cette quatrième édition tient sans doute dans la jolie idée de mettre en regard les deux longs métrages de Joachim Trier avec *la Chasse* (1959) et *Objection* (1972), les deux films que réalisa son grand-père Erik Lochen, héros culte de la Nouvelle Vague nordique, mort en 1983. De son aïeul, qu'il a à peine connu, Trier nous dit qu'«il ne savait rien de la Nouvelle Vague française, mais *la Chasse* a tout du film de son époque, porté

par un vrai sens de la modernité et de l'expérimentation. Etant une figure intellectuelle de gauche, il n'était pas très raccord avec la Norvège d'alors, où il était par ailleurs difficile de faire des films. Il a donc beaucoup peiné à tourner à nouveau. Mais son film fut sélectionné à Cannes et a ainsi pu sortir en France».

A voir ces films, follement inventifs et infusés de Nouveau Roman, on ne peut que mesurer l'ampleur du gâchis. Le premier évoque un *Jules et Jim* qu'aurait réalisé Alain Resnais, le second une fantaisie oulipienne. Rarissimes, ces deux curiosités enchanteresses doivent sortir bientôt en DVD. Mais comme on n'est jamais sûr de rien, on ne saurait trop vous aviser de ne pas en rater les projections.

J.Ge.

(1)  Nordica, du 7 au 11 mars, au cinéma du Panthéon à Paris. Rens.: www.cinenordica.com/